

Lire le vide et l'indice dans les archives : communiquer et reconstruire le sens à travers une source authentique

Heidi Gautschi

Shabnam Vaezi-Nejad

Doctorantes en Sciences de l'information et de la
communication

Laboratoire CRIS-SERIES

Résumé

Les archives, qu'elles appartiennent à des collections publiques ou privées de sources écrites, visuelles ou orales sont sujettes à des décisions qui varient selon les institutions et les sociétés qui les produisent. Ces prises de décision émanant des stratégies individuelles et sociales du passé constituent une intelligibilité propre aux archives et aiguïssent sans cesse les curiosités présentes et futures qui s'y réfèrent.

Ainsi, au-delà de la recherche des preuves définitives d'un événement ou d'une réalité, la consultation des sources d'archive est l'occasion de déceler un univers souvent hétérogène, multiforme et pluriel où se mêlent évidences et incertitudes à travers diverses formes de témoignages et où la lecture et l'interrogation des indices et du manque créés par l'archive permettent de retracer de nouvelles trajectoires de connaissance.

Ayant un statut certes parfois énigmatique, mais surtout éminemment subjectif, les sources d'archive incarnent un de ces lieux où l'échange et la confrontation avec le passé s'effectuent non seulement à partir du visible et du précis mais aussi à travers l'étrange, le vide et l'inaccompli formant d'autres voies de communication.

En adoptant ces postulats et à partir des réflexions menées notamment par Arlette Farge et Michel de Certeau sur les archives, nous nous interrogerons sur la manière dont nos différents besoins informationnels modifient notre lecture des archives et inversement.

Nous proposerons d'illustrer nos propos par des exemples issus des observations effectuées au sein de deux organisations. Le premier exemple est issu de l'observation des différences structurelles des sources d'archive au travers de l'analyse historique d'une technologie dans deux pays différents : la France et les Etats-Unis. Nous sommes en effet confrontées à des normes sociétales qui influent sur la matière archivée qui filtre à son tour inévitablement ce que nous pouvons connaître ou non suite à sa consultation. Le vide créé par la matière d'archive nous conduit ainsi à reconstruire une nouvelle réalité à partir des indices et non pas de nos lectures fidèles de ces sources multiples et fragmentées.

Le deuxième exemple est issu des témoignages sur les pratiques en vigueur au sein d'un organisme scientifique et technique. Nous tenterons de mettre en évidence les raisons de sélection de certains documents parmi d'autres en tant que matière d'archive et l'impact de ces décisions sur l'utilisation *a posteriori* de cette matière dans le temps.

Introduction

Nous avons choisi de regarder à travers cette contribution un « terme sans visa ». Mais au-delà du terme, nous nous intéresserons à l'objet d'étude que ce terme représente d'une source et d'une trace de partage du temps. Il s'agit du terme « Archives », non uniquement en tant que dispositif d'accès aux sources du passé, mais en tant que conception de réalités appartenant au passé. Nous nous interrogerons en effet sur la manière dont la communication et la reconstruction du sens peuvent s'effectuer à travers les sources d'archives.

Pour cela, nous poserons la question du rôle du vide et de l'indice dans ce processus de communication et de reconstruction du sens *a posteriori* à travers la consultation et l'exploitation des sources d'archive en nous appuyant sur une définition donnée par l'historienne Arlette Farge : « *L'archive ne manque pas, mais elle crée du vide et fabrique du manque. Utiliser les archives aujourd'hui, c'est traduire ce manque en question, savoir que, si grâce à elle il peut y avoir de la connaissance, il faut d'abord se livrer patiemment de la sympathie naturelle qu'on éprouve pour elle, la considérer comme un morceau de savoir qui dérange et pose question et ne donne aucune réponse immédiate. Pour pouvoir avec elle faire sens il faut la désapprendre et comprendre qu'avec elle d'abord se lit le deuil de ce que nous ne saurons jamais. On ne commente pas l'archive, on l'interroge dans l'écart entre soi et elle. Dans une archive, on ne découvre pas le sens du monde, mais de nouvelles figures à interpréter* » [Farge, 1989].

A la lumière de cette réflexion et à travers nos sujets de recherche respectifs, nous pouvons émettre plusieurs hypothèses. Les archives, qu'elles appartiennent à des collections publiques ou privées de sources écrites, visuelles ou orales sont sujettes à des décisions qui varient selon les institutions et les sociétés qui les produisent. Ces prises de décision émanant des stratégies individuelles et sociales du passé constituent une intelligibilité propre aux archives et aiguïssent sans cesse les curiosités présentes et futures qui s'y réfèrent.

Ainsi, au-delà de la recherche des preuves définitives d'un événement ou d'une réalité, la consultation des sources d'archive est l'occasion de déceler un univers souvent hétérogène, multiforme et pluriel où se mêlent évidences et incertitudes à travers diverses formes de témoignages et où la lecture et l'interrogation des indices et du manque créés par l'archive permettent de retracer de nouvelles trajectoires de connaissance.

Ayant un statut certes parfois énigmatique, mais surtout éminemment subjectif, les sources d'archive incarnent un de ces lieux où l'échange et la confrontation avec le passé s'effectuent non seulement à partir du visible et du précis mais aussi à travers l'étrange, le vide et l'inaccompli formant d'autres voies de communication.

En adoptant ces postulats sur les archives, nous nous interrogerons sur la manière dont nos différents besoins informationnels modifient notre lecture des archives et inversement. Nous nous intéressons également aux représentations de faits et d'événements passés ainsi qu'à leurs variations temporelles et discursives trouvées dans les sources d'archive qui peuvent influencer notre trajectoire de reconstruction du sens. Nous proposerons d'illustrer nos propos par des exemples issus des observations effectuées au sein de deux types d'organisation :

- Un premier type d'organisation qui est une administration (institution publique) et que nous considérons comme une organisation non-marchande.
- Et le deuxième, un établissement public à caractère industriel et commercial, qui est également un organisme de recherche et d'évaluation technique que nous considérons comme une organisation marchande.

En effet, nous souhaitons transversalement souligner les apports des observations et des témoignages. Il est bien clair que des différences irréductibles séparent les deux types d'organisations, en particulier du point de vue des finalités qu'elles poursuivent, ce qui peut finir par déteindre considérablement sur les hommes, les moyens, les méthodes et les objectifs de ces organisations. Néanmoins, nous avons pensé que la comparaison de ces témoignages issus de deux types d'organisations pourrait être fructueuse, et que l'on pourrait leur appliquer le même questionnement, quitte à obtenir des réponses plus ou moins différentes.

Le premier exemple est issu de l'observation des différences structurelles des sources d'archive au travers de l'analyse historique d'une technologie dans deux pays différents : la France et les Etats-Unis. Nous sommes en effet confrontés à des normes sociétales qui influent sur la matière archivée

qui filtre à son tour inévitablement ce que nous pouvons connaître ou non suite à sa consultation. Le vide créé par la matière d'archive nous conduit ainsi à reconstruire une nouvelle réalité à partir des indices et non pas de nos lectures fidèles de ces sources multiples et fragmentées.

Le deuxième exemple est issu des témoignages sur les pratiques en vigueur au sein d'un organisme scientifique et technique. Nous tenterons de mettre en évidence les raisons de sélection de certains documents parmi d'autres en tant que matière d'archive et l'impact de ces décisions sur l'utilisation a posteriori de cette matière dans le temps.

L'analyse historique d'une technologie et la reconstruction du sens

Lorsque l'on entreprend une étude historique, quelque soit la discipline dans laquelle on se trouve, l'on est amené à reconstruire le passé à partir d'indices et de vides basés sur les informations que l'on trouve dans les archives consultées. Dans le cadre d'une étude comparative, le chercheur est obligé de naviguer parallèlement dans deux systèmes d'archivage – en l'occurrence ici celui de la France et celui des Etats-Unis. Les différences d'accès aux informations et d'organisation de ces informations influencent aussi processus de reconstruction du sens.

Nous partons de sources gardées pour reconstruire cette histoire. C'est donc une relecture où le contexte en cours joue un rôle non négligeable sur l'interprétation et l'analyse. Nous consultons des sources d'archives avec les questions spécifiques à notre recherche. Ainsi, nous sommes amenés à puiser dans des éléments éparpillés de ces sources pour reconstruire une réalité parmi tant d'autres.

Les variations temporelles

L'objet de cette étude n'est pas statique. Il y a donc une temporalité implicite dans la recherche. En travaillant, par exemple, sur les décisions des pouvoirs publics concernant le télégraphe électrique, un des points de départ est la résistance à cette technologie. Dans ce but, il semble important d'analyser non seulement les décisions prises, mais aussi les processus qui conduisent à prendre ces décisions.

Aux Etats-Unis, il est relativement facile d'accéder aux versions abrégées des débats du congrès depuis le 18^{ème} siècle. La bibliothèque du congrès a presque tout mis en ligne. Dans des articles et des livres écrits à l'époque des extraits saillants des débats effectués au sein du congrès ou des débats encore plus larges ont aussi été publiés. Grâce à cette documentation l'on sait que le télégraphe était lié au mesmérisme et au spiritualisme, deux courants religieux qui ont adopté le vocabulaire de l'électricité. Le premier exemple qui suit est un extrait de débat au sein du sénat, et le deuxième est un extrait d'une lettre adressée à Samuel Morse. Tous deux soulignent la confusion qui régnait à l'époque autour de l'électricité.

Exemple 1 :

“Cave Johnson of Tennessee (...) rose to speak. Since the present Congress was doing so much to encourage science, said Johnson, he did not wish to see the science of mesmerism overlooked. He moved, therefore, that half of the appropriation be given a Mr. Frisk, then exhibiting the wonders of mesmerism, to enable him to further his experiments. When the various representatives who had jokingly proposed these amendments asked that they be removed from the record on the grounds that they had not been presented seriously, the chairman gave the following opinion: “it would require a scientific analysis to determine how far the magnetism of mesmerism was analogous to that to be employed in telegraphs” [Thompson, 1972: p. 17].

[Cave Johnson du Tennessee (...) s'est levé pour parler. Puisque le Congrès présent était en train de faire tant pour encourager la science, a dit Johnson, il ne voulait pas voir que la science du mesmérisme soit négligée. Il proposait donc que la moitié du projet de loi de crédit soit donnée à M. Frisk, qui exhibe les merveilles du mesmérisme, pour lui permettre d'approfondir ses expérimentations. Lorsque certains représentants qui avaient proposé ces amendements en plaisantant ont demandé qu'ils soient enlevés du rapport parce qu'ils n'avaient pas été présentés sérieusement, le président du comité a donné l'opinion suivante : « ceci nécessiterait une analyse scientifique pour

déterminer jusqu'où le magnétisme du mesmérisme était analogue avec celui qui serait employé dans les télégraphes .]

Exemple 2 :

“[...] in the minds of many, the electro magnetic telegraph is associated with the various chimerical projects constantly presented to the public, and particularly with the schemes, so popular a year or two ago, for the application of electricity as a moving power in the arts”¹.

[...] dans beaucoup d'esprits, le télégraphe électromagnétique est associé aux divers projets chimériques constamment présentés au public et particulièrement aux projets, si en vogue il y a un ou deux ans, pour l'application de l'électricité comme une puissance motrice dans les arts.]

Cette confusion entre spiritualisme et télégraphie est une des raisons pour la résistance envers le télégraphe électrique. Sans accès à ce type de sources, cet élément n'aurait pas été pris en compte lors de la reconstruction de la résistance au télégraphe. Cela est intéressant de voir que cette confusion entre le rationnel et l'irrationnel reste pertinente de nos jours.

En France, certains extraits de débats ont aussi été publiés dans des articles de journaux et des œuvres de l'époque. Comme aux Etats-Unis, ces extraits permettent de comprendre la mentalité des hommes politiques et scientifiques à l'époque. Le conflit en France tournait moins autour d'incrédulité mal placée, mais plutôt autour d'un manque de confiance dans les affirmations scientifiques.

Exemple 1 :

Ennemond Gonon dans *Variétés* :

« Reprenant une théorie, déjà vingt fois éprouvé, sans succès, par leurs devanciers, dans l'espace d'un siècle, ces messieurs [Wheatstone, Morse, Arago] se sont flattés qu'ils atteindraient leur but, moyennant de légers perfectionnements (sic) à des appareils déjà connus [...] Qu'est il résulté de ces expériences? Rien de positif, si ce n'est la démonstration évidente de difficultés invincibles »[Gonon, 1845 : p. 4].

« Enfin, si le télégraphe marche si bien, pourquoi, encore un coup, les savants (sic) qui le dirigent en sont-ils à chercher, aujourd'hui même les bases essentielles? » [Gonon, *ibid* : p. 10-11].

Exemple 2 :

Louis Figuier dans *Les Merveilles de la Science* :

« M Pouillet avait déclaré que la télégraphie électrique était 'une utopie brillante qui ne se réaliserait jamais. L'opposition faite par M. Pouillet à la télégraphie électrique, pour mieux défendre le système d'éclairage nocturne de M. Guyot, a été exagérée. [...] Toutefois la froideur, qu'un juge aussi compétent que M. Pouillet témoignait à la télégraphie électrique, ne pouvait que retarder l'introduction de ce système en France. La télégraphie électrique trouvait donc parmi nous quelques partisans et beaucoup d'incrédules » [Figuier, 1870 : p. 123].

Dans les deux pays le résultat était le même et les premières lignes télégraphiques ont été construites dans la même année. Mais le trajet a été différent.

Pouvoir retracer l'évolution du débat jusqu'à la décision finale permet de reconstruire cette histoire dans un contexte plus large. Les conflits, les mauvaises conclusions, les hésitations, les rapprochements étranges, tous ces éléments sont extrêmement importants lors d'une reconstruction du sens. Une reconstruction basée uniquement sur les résultats finaux n'offre qu'un aperçu limité d'une réalité bien plus complexe et, à notre sens, bien plus intéressante.

Les variations discursives

¹ “Letter from Professor Henry to Professor Morse”, Princeton College, February 24, 1842, in *The American electro-magnetic telegraph*, Alfred Vail, Lea & Blanchard, Philadelphia, 1847, p.88

Il est difficile de savoir ce qui s'est vraiment passé à un certain moment dans le passé. Nous savons tous que nos mémoires ne sont pas toujours fiables. Nous oublions, nous transformons, nous complétons. Cette même transformation est présente dans les archives. Les archivistes, dans leur choix de garder certains éléments et pas d'autres, transforment le passé vu du présent. Le chercheur se demande toujours s'il ne manque des éléments qui pourraient enrichir la recherche, donner un aperçu différent sur le passé. Et il y a toujours le risque d'avoir mal choisi les sources, d'avoir survolé une source trop vite, de mettre de côté quelque chose qui aurait pu nous aider. Il y a tant de questions et de doutes lorsqu'on navigue des sources historiques. Comme on ne connaît pas l'époque qu'on étudie aussi bien que la nôtre, on ne peut pas toujours bien juger la fiabilité et la pertinence des sources.

Mais les traces que les archives contiennent transforment aussi le passé. C'est à cause de ceci que nous parlons de reconstruction ou relecture d'une histoire et non pas de l'histoire. Il est impossible d'être absolument certaine de la vérité que racontent les sources. Les auteurs et journalistes ne sont pas toujours d'accord sur les détails. Les dates et l'orthographe des noms vacillent.

Exemple 1 :

Le deuxième article de Gonon dans *Variété* est sans date. Nous l'avons daté entre 1848 et 1849 en raison de son contenu.

Exemple 2 :

Louis Figuier utilise les noms Pouillet et Guyot lorsqu'il écrit sur le mouvement pro-télégraphe optique. Ce n'est pas clair si Guyot est Gonon, ou un autre détracteur du télégraphe électrique. Par contre, Pouillet et Pouiller sont sans doute la même personne.

Les variations discursives qui se trouvent dans les détails sont une réalité. Mais en effet, une variation discursive plus grave vient de la transformation, voire même de l'invention flagrante de faits. Les vulgarisateurs français sont les principaux inventeurs de faits et donc, il faut prendre ce qu'ils écrivent avec un « grain de sel ».

Exemple 1 :

Louis Figuier résume la vie de Samuel Morse dans *Les Merveilles de la Science*. Il omet toutes les parties difficiles de la vie de Morse. De plus, il embellit certains moments, tel que celui où le congrès lui donne enfin une subvention pour la construction de la première ligne.

« Le professeur Morse saisit la main de la jeune fille [Miss Ellsworth—fille d'un homme qui reçoit beaucoup de sénateurs chez lui], et y déposa un baiser respectueux. Une larme tomba sur les doigts de Miss Ellsworth : c'était le remerciement de l'âme attendrie de l'inventeur » [Figuier, *ibid* : p. 111].

Voici la fausse définition que donne Figuier de la télégraphie électrique :

« Le mot télégraphie électrique veut dire communication instantanée de la pensée à travers toute distance » [Figuier, *ibid* : p. 178].

Une autre source de variation discursive est présente dans toutes les revendications autour du brevet de Morse. Ici, le chercheur est confronté à une multitude de sources contradictoires et déroutantes. La raison pour ces variations est simple : l'argent. Les sources sont tellement variées - lettres, autobiographie, procès, articles - qu'il est difficile de démêler les faits des revendications.

Si l'on lit des études contemporaines sur le télégraphe, l'on voit clairement que ces auteurs ont dû reconstruire un sens à partir des mêmes sources et que ces reconstructions ne sont pas toujours identiques. Catherine Bertho-Lavenir et Patrice Flichy ont tous deux travaillé sur le télégraphe électrique. A partir des mêmes événements historiques et des sources similaires chacun reconstruit son propre sens.

Les analyses de Flichy et de Bertho-Lavenir sur l'ouverture du télégraphe au public illustrent ces différences. L'analyse de Flichy porte beaucoup sur les restrictions policières mises en place pour sauvegarder le télégraphe d'usages dangereux :

« *L'utilisateur doit déclarer son identité. Cette contrainte policière a été ajoutée par l'Assemblée qui a modifié la rédaction du gouvernement. [...] Le directeur du télégraphe pourra refuser d'expédier les dépêches ou de les distribuer à l'arrivée. [...] le modèle de la communication d'Etat reste très présent dans la loi de 1850. [...] Dans l'esprit du législateur français, la communication commerciale reste seconde* » [Flichy, 1997 : p. 67-68].

L'analyse de Bertho-Lavenir est focalisée sur l'usage commerciale du télégraphe : « *L'ouverture du télégraphe électrique aux dépêches privées a effacé en partie le caractère politique et policier qui pouvait s'attacher à la télégraphie d'Etat* » [Bertho-Lavenir, 1981 : p. 144].

Elle ne souligne que ces mots à propos de la sécurité : « *Seule concession à l'obsession de la sécurité : le contenu des dépêches sera soigneusement surveillé* » [Bertho-Lavenir, 1984 : p. 25].

Nous retrouvons aussi une variation discursive entre les sources françaises et américaines sur le même sujet. Il y a un filtrage culturel qui colore les descriptions et conclusions. Dans les deux pays, certains écrivent sur la qualité des constructions française et américaine, d'autres comparent le monopole d'Etat aux compagnies privées. Un autre sujet de débat est celui de la réception de dépêches. En France, un appareil imprimeur est presque toujours utilisé et aux Etats-Unis la réception se fait par oreille. La conclusion est toujours la même : le système national est supérieur.

Les variations discursives nous ont intriguées tout au long de notre analyse historique. Nous avons ainsi décidé de consacrer une partie de notre recherche à la représentation que ces différentes sources promulguaient du télégraphe. Ces variations discursives sont aussi des variations temporelles dans la mesure où il est possible de voir comment deux différentes sociétés ont « [...] métabolisé l'appareil de sorte qu'il devienne partie constituante du tissu de la société » [Perriault, 1989 : p. 214].

La mobilisation des connaissances organisationnelles et la reconstruction du sens

Les ressources cognitives mobilisées par les individus dans une organisation incarnent les lieux et moments d'interaction et de confrontation sociales au travers de leur cycle de vie en régénération continue et contribuent notamment à l'évolution de ses objectifs prospectifs et stratégiques. La recherche générale nous conduisant à nous interroger sur les trajectoires de reconstruction du sens à travers les sources d'archives organisationnelles tend à étudier un aspect particulier dans le développement des processus cognitifs concernant les interrelations des connaissances individuelles et collectives en s'inscrivant dans une perspective d'étude de la construction sociale de ces dernières. Elle se propose de fournir quelques éléments originaux pour situer l'émergence des processus de communication favorisant le passage et le partage de ces connaissances dans l'environnement de travail. Ainsi, au-delà de l'étude des logiques techniques, économiques et encore celles liées à des préoccupations décisionnelles de gestion, cette recherche s'intéresse à la manière dont ces processus communicationnels et les différentes configurations spatio-temporelles qui les abritent contribuent en tant que « construit social » à la dynamique de mobilisation des connaissances au sein d'une organisation.

L'hypothèse générale est que les opérations cognitives impliquées au cours des activités professionnelles dans les unités locales d'une organisation ne se situent pas toujours dans un esprit individuel, mais émergent plutôt au fil du temps comme un processus social contingent basé entre autres sur la complémentarité des compétences et sur la capacité des individus à connecter leurs connaissances avec celles des autres.

Exemple 1 :

Les connaissances qui sont presque unanimement considérées comme représentant la plus grande valeur ajoutée par les chercheurs, les ingénieurs et les experts au sein de l'organisme de recherche et d'évaluation technique ayant fait l'objet de nos observations, sont celles qu'ils produisent quotidiennement et qui conduisent la raison d'être de leurs activités. Dans ce cadre, le problème

d'organisation des connaissances est assez complexe. Ces savoirs sont éventuellement transcrits dans des notes techniques et des documents de travail propres à des individus ou à des équipes.

La production de tels documents n'est pas obligatoire et relève de l'initiative personnelle. L'une des personnes interrogées lors des entretiens nous a expliqué comment, à l'issue d'actions de recherche, elle prenait l'initiative de rédiger des synthèses récapitulant les documents techniques utilisés, les travaux effectués, les bilans, les développements possibles, avec des références aux personnes concernées et à d'autres actions de recherche ou documents. Au delà, même lorsqu'ils existent, les documents produits individuellement au cours du travail au sein d'un organisme peuvent n'avoir été ni centralisés ni référencés sur une base commune. Ils demeurent dans les classeurs personnels.

En outre, le fait que ces documents aient été conservés, classés et retrouvés ne signifie pas que leur contenu pourra être interprété et réutilisé. Les notes techniques n'ont le plus souvent pas été rédigées dans un objectif pédagogique et ne sont pas normalisées. Leur auteur les a écrites dans son contexte de travail, comme aide mémoire ou bilan intermédiaire d'avancement de ses travaux, pas pour qu'elles soient transmises à quelqu'un d'autre, surtout de manière décalée dans le temps. Il est donc très difficile d'en tirer les éléments fondamentaux, tout particulièrement de reconstruire la démarche intellectuelle, les hypothèses qui ont finalement conduit à l'adoption d'une solution. Certains recueils de documentation établis par des personnes dans les départements sont obsolètes, d'autres n'ont pas été écrits dans le souci de transmission du savoir, et il est ainsi difficile de les intégrer efficacement.

Ces résultats nous confortent dans l'idée que la reconstruction du sens à travers la consultation des éléments rejoignant les sources d'archive d'une organisation se réalise de manière éminemment subjective. Elle s'effectue ainsi non seulement à partir du visible et du précis mais aussi à travers l'étrange, le vide et l'inaccompli formant sans doute d'autres voies de communication.

Exemple 2 :

En ce qui concerne la capitalisation en matière de démarches de réglementation, l'organisme de recherche observé est confronté à un problème de « méta-modèle ». On pourrait avoir une meilleure vision stratégique globale, intégrant une certaine perspective de cohérence et de transversalité. D'une manière générale, la réglementation s'effectue de façon ponctuelle, avec des visions partielles et surtout en développant des mécanismes d'incitation à l'innovation qui sont souvent sans liens avec les démarches réglementaires que l'on cherche par ailleurs à développer. L'on peut noter que le chantier d'une nouvelle réglementation est souvent piloté par un couple constitué d'un responsable au Ministère représentant l'Etat et d'un expert de l'organisme de recherche et d'expertise. Lorsque le responsable d'un projet de réglementation part en retraite, une partie de la mémoire sur la réglementation disparaît avec son départ. Certaines personnes soulignent par ailleurs l'absence du travail d'archivage. Il n'existe pas de vision claire de ce que devrait être une bonne archive des processus de réglementation.

Les résultats issus de l'observation nous amènent à constater la présence d'une mémoire fragmentée et partiellement accessible à travers les productions écrites de l'organisme. Néanmoins, cette forme de mémoire n'est pas toujours organisée au sein des différentes unités de recherche de manière homogène.

L'insuffisance des démarches de capitalisation par une codification des connaissances scientifiques et techniques semble un autre aspect à souligner, car une transmission complète des connaissances repose également sur l'expérimentation directe et les échanges interpersonnels à travers une communication verbale ou non-verbale.

En matière de politique d'archivage, l'on peut constater une faible organisation et un manque de vision prospective de l'apport de cette matière pour les contextes et les projets ultérieurs. Ainsi, comme le souligne Jacques Derrida, « *la structure de l'archive archivante détermine aussi la structure du contenu archivable dans son surgissement même et dans son rapport à l'avenir* » [Derrida, 1995 : p. 34]. Ce rapport de la matière archivable avec le présent et le futur n'est pas forcément vécu de cette

manière par les unités locales de recherche et d'évaluation, même si ces dernières reconnaissent les contraintes de l'organisation actuelle.

La production de cette matière n'est souvent pas réfléchie de manière organisée, ce qui a une influence sur la consultation et l'exploitation de la matière au sein de l'organisme. Il n'existe pas de vision claire de la nature et du rôle de l'archive qui ne devrait être ni un reflet, ni même une preuve, mais un moyen de communication, une communication avec le passé pour mieux appréhender les contextes présents et futurs.

Par ailleurs, la question de l'écart spatial, temporel ou contextuel qu'a l'archive, n'est pas posée et vécue comme un élément faisant sens. Ce qui est souvent retenu de la matière archivée est qu'elle appartient au passé et cet écart n'encourage pas à consulter le contenu de cette matière.

Ces observations nous conduisent à témoigner de deux visions : d'une part, une vision focalisée sur ce manque en tant que lacune d'une matière fermée sur soi et achevée dans un passé qui ne nous préoccupe plus aujourd'hui, et d'autre part, une autre vision soutenue par une idée de reconsidération de cette matière transmise et ouverte pour les constructions et les utilisations d'avenir.

En effet, en considérant cette ouverture comme une possibilité de reconstruction de sens, l'on peut dire, comme le souligne Michel de Certeau, que dans ce cas, *« l'archive fait progressivement oublier ce qu'elle es supposée représenter [...]. Elle efface l'interrogation généalogique d'où elle est née, pour devenir l'outil d'une nouvelle production. Dans le système qui généralise cette métamorphose, l'archive est un opérateur qui pervertit le temps et le mue en espace à construire »* [De Certeau, 1975].

Les variations temporelles

L'étude des différentes variations temporelles dans les contextes de réalisation de projets de recherche ou d'expertise au sein de l'organisme semble également importante dans la mesure où les étapes préliminaires, intermédiaires et finales de réalisation de ces projets et les traces gardées ou enfuies de ces étapes à travers la production de divers types de documents (rapports de recherche, notes techniques, etc.) jouent un rôle déterminant dans les processus de reconstruction du sens.

Ce que nous tentons de démontrer à travers les éléments résultant de notre analyse, c'est que les situations d'interaction présentes au cours de ces étapes mettent les individus impliqués au contact des présupposés et prérequis des activités et connaissances tacites, et que, ainsi, émergent des compétences, des raisonnements, des points de vue qui s'affrontent dans un but de recherche progressive de solutions en réinvestissant les connaissances au fur et à mesure des différents contextes ou difficultés rencontrés. Ce qui nous conduit à confirmer l'hypothèse que cette recherche progressive de solutions incarne une qualité créative ou innovante du fait d'une prise en compte des séquences d'activités et de leurs dimensions prospectives et rétrospectives qui sollicitent l'apprentissage et le partage des connaissances entre les individus.

Un des résultats issu de nos observations concerne l'importance qu'attachent l'organisation - en tant qu'institution - et ses instances de décision aux situations effectives ou potentielles d'apprentissage et de partage des connaissances. Les témoignages font souvent remarquer que les principes d'évaluation en vigueur au sein de l'organisation concentrent souvent toute leur attention aux résultats et non aux processus socio-cognitifs et communicationnels qui produisent ces résultats. Mais ces modes d'évaluation correspondant en particulier aux besoins budgétaires, économiques et organisationnels devraient-ils empêcher les organisations d'envisager d'autres principes d'appréciation suscitant d'autres manières de voir pour prendre en compte les différences et les particularités des processus d'apprentissage et de partage de chaque unité local et les reconnaître en leur permettant de sortir de l'ombre ?

En effet, une observation attentive des parcours et non simplement des résultats aboutit à une trajectoire de parcours différente. Elle permet de constater que ce qui se développe au cours des processus et des parcours d'action est souvent négligé, méconnu, voire ignoré par l'institution alors que dans le même temps, les connaissances rendues visibles ne sont pas toujours réutilisables de manière détachée de leurs contextes de réalisation.

Les variations discursives

Au-delà des variations temporelles abordées ci-dessus, celles disposant d'une caractéristique discursive ont également retenu notre attention au cours de notre recherche.

Le programme « Patrimoines » est un des exemples de projets transversaux sollicitant plusieurs départements spécialisés au sein de l'organisme. Ce projet fait partie du programme général de la recherche. L'objectif de ce projet est de conseiller les professionnels et les pouvoirs publics dans le champ d'expertise des patrimoines et de développer un programme de recherche privilégiant la création de méthodes pour cette activité de conseil.

Les résultats suivants, issus d'une fiche synthétique de bilan, mettent en évidence les constats des animateurs de ce projet en matière d'hétérogénéité des différents domaines d'activités et de connaissances. Selon ces résultats, l'organisme, qui est avant tout un centre de spécialistes non généraliste, ne semble pas compétitif pour des interventions de diagnostics techniques généralistes. Ainsi, trois options restent encore possibles : des diagnostics ciblés d'expert ; des diagnostics socio-techniques, inspirés du « diagnostic en marchant » et des partenariats pour séparer le développement méthodologique de l'intervention sur site.

Ces résultats montrent que les approches transversales ont des limites au sein de l'organisme. De même qu'un bâtiment n'est pas seulement l'assemblage de composants, les différents experts n'ont pas les mêmes compétences, ou les mêmes langages spécialisés ou réflexes au cours de leurs activités. Ainsi, à part quelques exceptions, les ingénieurs de l'organisme n'ont pas une vision globale de l'objet de bâtiment dans ses différentes dimensions techniques. De plus, ces spécialistes sont essentiellement motivés par leur domaine et non par une approche généraliste, qu'ils vivent comme superficielle, voire déqualifiante.

L'exemple de cette communauté dite transversale et les résultats témoignant de son fonctionnement illustrent le fait que le principe d'hétérogénéité réunissant les experts dont les domaines de connaissances sont très spécifiques, peut parfois contraindre l'émergence d'une connaissance collective qui reflète la maîtrise d'une vision globale concernant les objets de recherche du groupe. Ainsi, les problèmes issus d'une différence de vocabulaire spécifique à chaque spécialité ou d'une communication « fonctionnelle » et non pas enracinée dans les activités et pratiques, peuvent limiter le développement d'une connaissance collective partagée au sein de la communauté. Ceci nous conduit à émettre l'hypothèse que ces variations discursives concernant les mêmes faits ou événements, participent à la reconstruction du sens effectuée à partir de la consultation ou de l'exploitation des sources d'archive.

Là encore, il est question de l'écart spatial, temporel ou contextuel qu'a l'archive, mais qui fait sens ; un relief du sens qui s'organise sous l'archive. Selon les termes d'Arlette Farge, « *C'est une autre façon d'aller plus loin dans le « sens » du passé, une façon de se retrouver dans un espace écartelé où l'écart fait sens. [...] Sous l'archive le relief s'organise, il faut simplement savoir le lire ; et voir qu'il y a production du sens [...]* » [Farge, 1989].

Il est aussi question du manque, du vide que l'archive crée. La considérer comme un fragment de savoir, ouvert sur l'avenir et qui fait naître de nouvelles connaissances, car à partir de ce que l'on trouve suite à la consultation de sources archivées, l'on mobilise d'autres connaissances et en construit de nouvelles.

Ainsi, comme le souligne Arlette Farge, « *[...] prenant appui sur la fragmentation des paroles, elle trouve son rythme à partir de séquences qui ne doivent rien à la nécessité mais tout au plausible, elle cherche un langage qui laisse subsister de la méconnaissance tout en offrant des parcelles de savoir neuf inattendu* » [Farge, 1989].

Conclusion

A la lumière de nos observations et expérimentations, nous pouvons conclure que la communication entre les certitudes du passé et le manque créé à travers la production des sources d'archive s'effectue dans un processus de reconstruction du sens à partir de l'indice et de l'inaccompli,

mais aussi à partir du besoin, de l'exigence et de la curiosité informationnels que l'on s'accorde pour accomplir ce processus.

Ainsi, et comme le souligne Jacques André [1986], les archives n'ont probablement pas d'autre existence que celle que l'époque qui les interroge leur prête, à travers les réminiscences de la précédente, à une place toujours variable, dans un domaine toujours changeant. Là où des documents étaient considérés comme insignifiants ou inutiles, de nouvelles questions que leur posent les chercheurs présents ou futurs, les révèlent riches d'usage, de significations, de secrets ou inversement.

Bibliographie

ANDRE Jacques, (1986), « De la preuve à l'histoire : les archives en France », *Traverses*, n° 36, janvier 1986, pp. 25-33.

BERTHO-LAVENIR Catherine, (1984), *Histoire des Télécommunications en France*, Paris, Erès.

BERTHO-LAVENIR Catherine, (1981), *Télégraphes et Téléphones de Valmy au Microprocesseur*, Paris, Livre de Poche.

CERTEAU Michel de, (1975), *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.

DERRIDA Jacques, (1995), *Mal d'archive : une impression freudienne*, Paris, Galilée.

FARGE Arlette, (1989), *Le goût de l'archive*, Paris, Editions du Seuil.

FIGUIER Louis, (1870), *Les Merveilles de la Science*, Paris, Fourne, Jouvet et Cie.

FLICHY Patrice, (1997), *Une Histoire de la Communication Moderne*, Paris, La Découverte.

GONON Ennemond, (1845), « Lettre au rédacteur en chef de la Renommée », *Variété-Télégraphie*, 25 novembre 1845.

PERRIAULT Jacques, (1989), *La logique de l'usage : essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion.

THOMPSON Robert Luther, (1972), *Wiring a continent*, New York, Arno Press.